

<b>Zeitschrift:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Herausgeber:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Band:</b>	146 (2014)
<b>Heft:</b>	3-4: Pierre Thévenaz (1913-1955) : "Penser sans absolu" : après le centenaire de sa naissance
 <b>Artikel:</b>	Socrate et Alcibiade ou la rencontre philosophique (1950)
<b>Autor:</b>	Thévenaz, Pierre
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-583842">https://doi.org/10.5169/seals-583842</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## SOCRATE ET ALCIBIADE OU LA RENCONTRE PHILOSOPHIQUE (1950)<sup>1</sup>

PIERRE THÉVENAZ

[...] ayant rencontré un homme comme je n'eusse  
jamais cru possible d'en rencontrer.  
PLATON, *Banquet* 219d

La philosophie occidentale n'est pas née dans une tour d'ivoire, ni dans ces *templa serena* de Lucrèce d'où le sage contemple les misères humaines : *suave mari magno...* Elle est née de la vie même, en pleine rue, au coin des places d'Athènes, dans la rencontre humaine. Un homme, Socrate, accostait le premier venu, mais lui n'était pas le premier venu ; il était, nous dit Platon, un être étrange et merveilleux, divin, un éveilleur d'âmes, un accoucheur de belles pensées, un poisson-torpille qui engourdit, une vipère qui mord au cœur et à l'âme, un taon qui pique la cité d'Athènes.

Cette rencontre merveilleuse avait quelque chose de bouleversant ; même Calliclès, dans le *Gorgias*, reconnaît que, si l'on écoutait Socrate et ajoutait foi à ses paroles, la vie s'en trouverait sens dessus dessous. Il ravissait à ses interlocuteurs une assurance foncière, les plongeait dans les perplexités ; c'est comme si leur était arrachée cette certitude quasi vitale qui nous unit à nous-mêmes et qui constitue une sorte d'accord tacite conclu avec nous-mêmes.

L'éloge de Socrate par Alcibiade dans *le Banquet* ou les discussions du *Premier Alcibiade* nous permettent de saisir quelque chose du mystère vivant de ce mystificateur philosophe, de comprendre aussi un peu mieux comment la rencontre humaine a pu marquer l'éveil de la réflexion philosophique.

D'ordinaire la rencontre entre hommes n'est pas un affrontement bouleversant. Elle se feutre de mille prévenances ou politesses, sauvegarde le quant-à-soi de chacun, se maintient au niveau d'un échange donnant-donnant. Les Sophistes, précisément à ce niveau-là, avaient répandu la conception d'une philosophie qui se transmet comme une denrée, d'un savoir qu'on acquiert à prix d'argent.

La rencontre socratique, au contraire, a été un heurt décisif, elle a produit un effet de choc, elle a suscité un ébranlement intérieur profond dont il conviendrait précisément de reconnaître l'exacte signification. Choquant, Socrate

<sup>1</sup> NdE : Publié par la revue *Rencontre*, Lausanne, 1950, cahier 3, p. 18-24 (bibliogr. n° 31). Les références à Platon sont citées dans la traduction des éditions Belles-Lettres.

l'était avec ses allures de Silène, son accoutrement peu ordinaire, son franc parler, son sans-gêne. Mais si ce n'avait été que cela, si l'*idiôtés* (*Alcibiade* 121a) n'avait été qu'un idiot, le «simple particulier» eût été vite classé parmi les originaux dont on rit ou que l'on prend en pitié; les puissances d'émerveillement se fussent, par l'accoutumance de la rencontre quotidienne, bien vite émoussées. Non ! Son originalité réside ailleurs. Il avait quelque chose d'envoûtant, mais sans qu'on fût emporté par lui dans un vague rêve et qu'on abdiquât sa propre personnalité en face de lui. Il vous prenait aux entrailles, puisque le cœur d'Alcibiade battait et que les larmes jaillissaient de ses yeux (*Banquet* 215e). La rencontre était bien un «choc» (215d, 218a), un affrontement véritable dont la «victime» (elle ne savait pas elle-même d'abord si elle était l'heureuse ou la malheureuse victime<sup>2</sup>) ne sortait pas indemne. Alcibiade croyait que tout allait se passer sur le plan de l'échange: ma beauté contre ton savoir (217a) et chacun en serait quitte à son avantage. Le bel Alcibiade en sortirait plus savant, le laid et savant Socrate aurait goûté la beauté. Mais Socrate refuse ce marché de dupes où Alcibiade voudrait «troquer du cuivre contre de l'or» (218e). En réalité, la rencontre, loin d'être un échange de valeurs, est un bouleversement des valeurs, une refonte de l'être tout entier. Au choc de la rencontre, c'est comme si une fissure nous laissait voir soudain l'intérieur de Socrate et d'Alcibiade. Voici que surgit, inattendue, la figure d'un Socrate ignorant, mais d'une «invraisemblable beauté» (218e): l'extérieur du Silène cachait des beautés intérieures de divine et précieuse essence (216e). Voici d'autre part que la beauté du bel Alcibiade perd tout son pouvoir; elle est bafouée par Socrate (219c); et sa richesse, dévaluée (216e); sa valeur d'homme n'est que néant (219a; cf. *Alcibiade* 122d); sa laideur intérieure apparaît (*Alcibiade* 127d). Si jamais le mot de Nietzsche a eu un sens, c'est bien ici: *Umwertung aller Werte* !

Mais ce bouleversement de valeurs est encore plus paradoxal qu'il ne paraît au premier regard. Socrate a une puissance de choc terrible, certes; cependant elle ne s'exerce pas par la masse d'une présence écrasante, mais par effacement. Son étrangeté (*atopia*) est comme le signe extérieur de cet effacement prémedité. Alcibiade croyait rencontrer Socrate, en fait ce n'était pas lui: sa figure s'estompe dans une aura de mystère. Sa présence, pourtant importune, obsédante et paralysante (*Alcibiade* 104d), cette présence trop présente est évanouissante, insaisissable. C'est comme si la rencontre la plus frappante, la plus concrète, se dissipait perpétuellement en absence, en mirage, s'évadait ironiquement vers un *ailleurs* inlocalisable: présence sans lieu (*a-topos*), absente, nourrie d'alibis.

Alcibiade nous l'avoue: dans sa rencontre avec Socrate, il s'imaginait que celui-ci allait lui livrer tout son savoir (217a), tout son secret. Mais non ! Alcibiade essuie humiliation sur humiliation. Socrate ironise, s'esquive sans

<sup>2</sup> Et finalement, en 399, la vraie victime devait être Socrate lui-même.

cesse : « Veille à ne pas te méprendre sur mon compte, sur mon néant réel » (219a). Comment avoir prise sur ce Socrate qui non seulement « ne sait rien » (216d), mais, on le voit ici, « n'est rien » ? Cette rencontre si étrangement concrète est rencontre avec un néant. De même que la flèche de Lucrèce, lancée aux extrémités du monde dans le vide infini, ne rencontre rien, de même « les flèches » par lesquelles Alcibiade « croyait avoir blessé Socrate » (219b) n'ont atteint personne, n'ont rien touché. Socrate, comme le néant, est « invulnérable » (219e). La rencontre avec Socrate se résume en ces mots : « Il m'avait échappé ! » (219e).

Comme une surface parfaitement polie, les flèches ont ricoché sur l'intégrité socratique, sur sa *karteria*, intacte et « imprenable » (219e). Elles ont fait boomerang et, si quelqu'un est atteint, c'est Alcibiade. C'est lui que le coup a touché « en plein cœur » ou plutôt « en pleine âme » (218a). La vipère socratique l'a mordu à l'âme et, surtout pour « une âme non dénuée de dons naturels », cette « morsure des discours philosophiques » est « plus virulente et cruelle que celle de la vipère » (218a). Elle jette l'âme hors d'elle-même, dans le délire (218b). Alcibiade se sent « possédé », « réduit en esclavage », « privé de ses moyens » (215de, 216c, 219de). « Je me fais l'effet d'un homme qui ne sait plus où il en est » (*Alcibiade* 116e), « je ne sais plus ce que je dis » (116e, 127d), « je perds mon assurance intérieure » (117a). Et pourtant n'allons pas en conclure que, sous le choc de la rencontre, Alcibiade se serait perdu lui-même, dans l'idée que le délire, même philosophique, et le sentiment de possession seraient fatallement une aliénation irrémédiable. Car c'est précisément dans cette morsure à l'âme que réside la vraie rencontre bouleversante et décisive, la *rencontre avec soi-même*. Bien étrange façon de se trouver soi-même, certes, mais que Platon, par la bouche d'Alcibiade, nous décrit avec toute la précision désirable.

Alcibiade nous avoue d'abord qu'il ne se reconnaît plus lui-même : il rencontre en lui-même un être étrange qu'il ne connaissait pas encore, et en reste déconcerté. « Socrate est le seul homme en face duquel j'éprouve un sentiment qu'on ne s'attendait guère à trouver en moi [...] : en face de lui seul je rougis de ma *laideur* intérieure [j'ai honte, *aischynomai*<sup>3</sup>] » (*Banquet* 216ab). « Je risque d'avoir été longtemps déjà sans m'apercevoir que j'aurais à rougir de la pire laideur intérieure (*aischista échon*) » (*Alcibiade* 127d). Le bel Alcibiade se découvre *défiguré* à ses propres yeux. Ce sentiment de honte, sur lequel Platon revient à plusieurs reprises (*Banquet* 217d, 218d ; *Alcibiade* 122c, 124a, 127d ; *Apologie* 29de), est constitutif de la rencontre avec soi, de la conscience douloureuse de soi que la morsure socratique éveille. « Socrate me constraint à m'avouer à moi-même que, alors que tant de choses me manquent, je persiste

<sup>3</sup> *Aischros* = laid, honteux. Lorsque Charmide essaie de définir la *sôphrosynè*, il dit : « Il me semble que la sagesse est ce qui nous fait rougir de honte et ce qui rend l'homme sensible à la honte. » À quoi Socrate répond : « Mais ne viens-tu pas de reconnaître que la sagesse est quelque chose de *beau* ? », *Charmide* 160e.

à n'avoir point souci de moi-même» (*Banquet* 216a; cf. *Alcibiade* 104a). Voilà la blessure d'où surgit la honte ; Socrate constraint Alcibiade au plus pénible des aveux : il le force à «s'avouer à lui-même...». Il met à nu le vrai Alcibiade, et celui-ci a honte, parce que ce diable d'homme l'a percé à jour, l'a démasqué à ses propres yeux : «Tu aurais honte de toi, lui dit Socrate (*Alcibiade* 122c), si tu te rendais compte de tout ce qui te manque». Il lui fait prendre conscience des défauts qui l'enlaidissent (il n'est pas le *kalos kagathos* qu'il croyait), de son ignorance réelle (même sur le plan politique où il prétendait exceller), de son propre néant (alors qu'il «croyait être quelque chose», *Banquet* 216e, 219c; *Alcibiade* 122d)<sup>4</sup>.

La rencontre avec Socrate était, disions-nous, rencontre avec un être qui n'est rien ou feint de n'être rien – rencontre avec un néant. Rejeté sur soi-même, Alcibiade fait une rencontre non moins étrange, celle de son moi démasqué : seconde rencontre avec un néant. Mais ce n'est plus, cette fois-ci, le rien insaisissable et fuyant de quelqu'un qui se dérobe ; c'est un néant gênant, trop présent, son propre néant, auquel Alcibiade voudrait bien se dérober sans toutefois le pouvoir désormais.

\*

Il a fallu la rencontre ironique de Socrate pour qu'Alcibiade accède à un for intérieur dont il ne soupçonnait pas jusqu'ici l'existence en lui, pour qu'il rencontre ce lui-même plus intime que lui-même, ce vide central sur lequel repose la façade du bel Alcibiade extérieur. Il a beau être tenté de se dérober à ce nouveau soi-même, il a beau se plaindre de la tutelle et de la contrainte de Socrate, il a beau se débattre pour rejeter sur celui qui l'a mordu toute la responsabilité du malaise qu'il ressent, Alcibiade se voit dorénavant d'un autre œil, il se donne un autre prix. Il a été violemment secoué ; aucune violence cependant ne lui a été faite. En effet, que s'est-il passé ? – Socrate a questionné, Alcibiade a répondu. Or, dans ce dialogue, la vérité qui jaillit, ce n'est pas Socrate, mais Alcibiade qui la dit. Socrate ne lui impose rien. Il le force seulement à prendre la responsabilité pleine et entière de la réponse à laquelle la discussion dialectique conduit, à lui apposer en quelque sorte un sceau personnel par l'aveu de l'accord objectif (*homologia*) qui s'est réalisé grâce au dialogue (*Alcibiade* 113a-c). Tel est ce prétendu «esclavage» (*Banquet* 215e, 219e). C'est Alcibiade qui se fait violence à lui-même (216a) : il est pris entre

<sup>4</sup> Alcibiade rend la pareille à Socrate en lui arrachant son masque de Silène (215b), en le «démasquant» (216d), non pas cependant pour lui faire prendre conscience de son néant, mais au contraire pour révéler aux autres ses richesses intérieures volontairement et ironiquement dissimulées sous un masque d'ignorance et de néant (219a). – Socrate, en outre, conseille à Alcibiade de «dévêtir» le peuple athénien qui se dissimule «sous un masque attrayant», *Alcibiade* 132a.

un «je ne puis autrement» et la tentation de demander à l'oubli de le délivrer de la conscience de soi, qui s'est précisément éveillée en lui par la rencontre socratique. La fuite ne suffit pas pour effacer les effets de la rencontre. Il faut recourir au stupéfiant éprouvé, qui lui dispense le soulagement de l'oubli, «la considération que la foule lui témoigne» (216b). Pour échapper à l'esclavage de Socrate, il «se laisse vaincre» par la foule. L'amour-propre reprend le dessus, il a honte d'avoir eu honte: «j'ai honte de ce que j'ai été amené à accorder» (216b). Il s'imagine qu'il a honte de ce qu'il a dû avouer à *Socrate*, alors que c'est seulement *devant Socrate* (par la rencontre avec Socrate) qu'il en est venu à s'avouer cela à *lui-même*.

Nous voici au point décisif. Il croit encore qu'il lui suffira de se dérober à ce Socrate importun pour que tout rentre dans l'ordre, pour qu'il réintègre la bonne conscience première de sa valeur et de sa beauté. Mais un nouveau personnage, un troisième larron, a surgi entre-temps, auquel il ne saurait plus se dérober; c'est ce nouveau lui-même, l'Alcibiade de la honte et de la conscience de soi. De ses prises, il ne pourra plus se dégager, même en rusant avec lui-même, même s'il croit pouvoir rejeter toute la responsabilité sur ce Socrate «qui ne lâche plus son homme» (*Lachès* 188a). L'intégrité satisfaite, la suffisance d'Alcibiade est définitivement perdue. S'il tente de se dérober à la conscience de soi, elle le poursuivra encore, comme une ÉrinYE, sous la forme de la mauvaise conscience. La morsure est inguérissable; la rencontre, ineffaçable. La réponse donnée, face à Socrate, dans la discussion dialectique est un gage qu'on ne peut plus retirer; elle est un engagement, une responsabilité prise. L'aveu, première réponse responsable, première amorce de la réflexion philosophique, n'était donc pas arraché par la contrainte; la rencontre en était la condition, la honte en est le garant.